

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,

NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

CHAVARCHE MISSAKIAN

Face à l'innommable Avril 1915

Traduit de l'arménien par Arpik Missakian

Postface de Krikor Beledian

Parenthèses

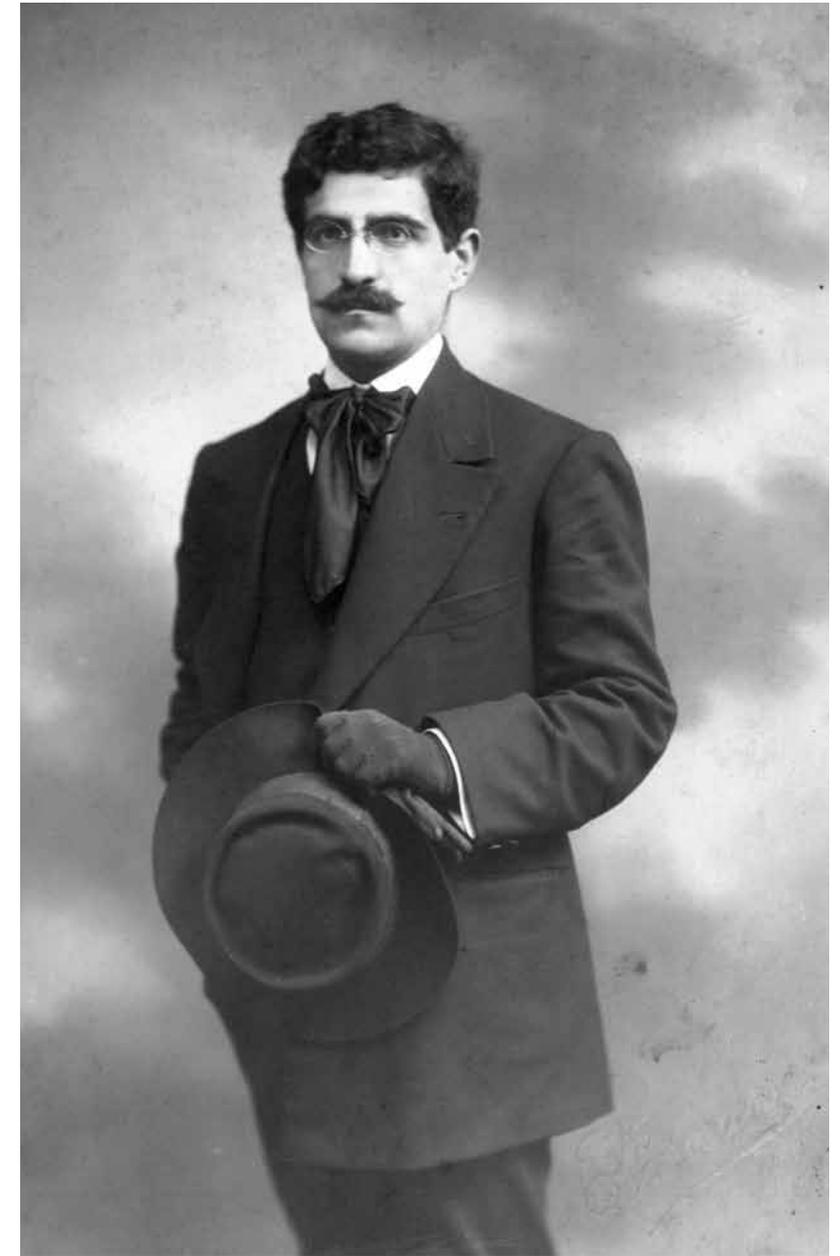
EN COUVERTURE :
Portrait de Chavarche Missakian, détail d'une photographie de groupe
à Garine (Erzeroum), 1912 [Collection particulière].

Remerciements particuliers à Ginette Goti et Arpi Totoyan.

COPYRIGHT © 1935, 2015, Arpik Missakian.
COPYRIGHT © 2015, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

WWW.EDITIONSPARENTHESES.COM

ISBN 978-2-86364-299-3 / ISSN 1626-2344



CHAVARCHE MISSAKIAN,
photographie de 1913 (Studio Parnasse, Istanbul).

NOTA

La rédaction des souvenirs de l'arrestation et de l'emprisonnement de Chavarche Missakian est une réponse à la parution des mémoires du policier Ali Riza (pour les pages le concernant) dans le journal turc *Zaman* (30, 31 mars et 1^{er} au 5 avril 1935).

Les souvenirs d'Ali Riza ont été publiés en traduction arménienne, dans le quotidien *Haratch* la même année (14 avril et du 16 au 20 avril 1935, Paris) sous le titre : « Matériaux pour l'histoire », portant en sous-titre « L'arrestation de Chavarche Missakian (Souvenirs d'un responsable de la police turque) ».

La dernière page de ce fragment paru dans *Haratch* est suivie d'une note de la rédaction : « La semaine prochaine, à l'occasion de la publication de ces mémoires, Chavarche Missakian apportera ses éclaircissements en dévoilant tous les aspects de l'événement. »

Les éclaircissements de Chavarche Missakian ont paru à partir du 5 mai 1935 sous le titre « Feuilles jaunies d'un carnet », pour s'achever le 18 juin. Le texte a été publié en bas de la troisième page, sur six colonnes.

À partir du 12 février 1957, ces deux textes ont été repris, toujours dans le quotidien *Haratch* à l'occasion de la disparition de Chavarche Missakian, précédés d'une note de la rédaction qui précise que les souvenirs d'Ali Riza portaient le titre « Ce que j'ai vu et vécu dans ma vie de policier ». Il est également rappelé qu'Ali Riza était le directeur-adjoint de la Police politique et que c'était lui qui, avec son supérieur Rechad bey, avait participé à la rafle des intellectuels le 24 avril 1915. C'était ce même Ali Riza qui, avec la complicité d'un

traître bulgare, avait réussi après de longues recherches à arrêter Chavarche Missakian. C'est encore lui qui l'avait soumis à d'indiscibles tortures pour lui soutirer des aveux.

À l'époque, Chavarche Missakian en lisant ces souvenirs les avait trouvés « exacts dans les grandes lignes », mais il jugeait « indispensable de les compléter ».

En 1957, ces mêmes mémoires ont fait l'objet d'un volume paru dans la collection du journal *Aztag* (n° 80) à Beyrouth, mais sans le fragment des souvenirs d'Ali Riza.

La présente traduction française se fonde sur la première publication de *Haratch* de 1935. Le manuscrit original ayant disparu, les erreurs typographiques, mineures, ont été corrigées.



Toutes les notes de bas de page sont de l'éditeur (hormis la postface).

Pour la translittération des noms, nous avons privilégié les règles correspondant à l'arménien occidental, avec d'inévitables exceptions lorsque l'usage a fixé une orthographe.

Pour les toponymes, ont en général été conservées les appellations utilisées à l'époque, sauf pour les extraits cités en turc dans le texte.

Constantinople / Istanbul a toujours été nommée par les Arméniens « Bolis » (*polis*), « la » ville ; le texte de Chavarche Missakian l'utilise exclusivement. Par commodité de lecture en français, nous avons choisi d'utiliser « Istanbul », à l'exception de quelques occurrences où l'auteur emploie « Stamboul » conservé pour désigner plus précisément une partie de la vieille ville sur la rive occidentale.

LES MÉMOIRES D'ALI RIZA ÖGE¹ Ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu au cours de ma vie de policier (L'arrestation de Chavarche Missakian)

Extrait de *Zaman* (Istanbul), mars-avril 1935.

Un jour, Rechad bey me fit venir auprès de lui. Un homme âgé, élançé, se trouvait à ses côtés. Il me donna l'ordre suivant :

— Cet homme est l'huissier du consulat bulgare. Quelques Arméniens se sont adressés à lui afin de s'enfuir en Bulgarie. Entretenez-vous avec lui et prenez les mesures nécessaires. Qui sont ces gens qui veulent fuir et pourquoi veulent-ils fuir ? Ce sont soit des Arméniens célibataires des provinces, soit des « komitadjis ». Votre enquête nous permettra peut-être de mettre la main sur les komitadjis qui sont entrés dans la clandestinité.

Nous sommes allés dans mon bureau avec cet homme qui se tenait à côté de Rechad bey.

LE SERVICE DE L'HUISSIER BULGARE

J'ai demandé son nom, il s'appelait Vladimir. Puis nous avons commencé à parler ainsi :

— Qui sont ceux qui se sont adressés à toi et pourquoi ?

— Cinq Arméniens, qui savaient que je suis l'huissier du consulat bulgare, se sont adressés à moi et ont dit : « Est-ce que tu peux nous faire passer en Bulgarie ? Si tu réussis, nous te donnerons de l'argent ». J'ai répondu : « Très bien, je vous ferai fuir en Bulgarie mais vous devez me donner votre parole d'honneur que vous ne direz rien à personne ». Ils ont donné leur parole d'honneur. Mais moi, plutôt qu'à l'argent qu'ils allaient me donner, j'ai pensé à vous et je vous ai informés. Et j'ai donné mon accord dans le but de rendre service au gouvernement turc. Puisque

¹ Ali Rıza Öge (Tekirdağ, 1881 — Bursa, 14 avril 1957). Après avoir terminé ses études à Istanbul, il rejoint les rangs de la police, et participe activement aux arrestations de 1915. Il échappe à la mort suite à la tentative d'exécution par un groupe d'Arméniens. Après l'instauration de la

République d'Atatürk, il poursuivra sa carrière à Erzeroum et Kars. Il se retire à Bursa et écrit des poèmes. Ses mémoires ont été publiés : Öge, Ali Rıza, *Meşrutiyet'ten Cumhuriyet'e Bir Polis Şefrinin Gerçek Anıları*, Bursa, *Günlük Ticaret Gazetesi* Tesisleri, 1957 (1982).

Sene: I Numarası: 278

ZAMAN

Cumartesi 30 Mart 1935

Abone Şeraiti

Türkiye için	Harici için
1 aylık 100 K.	1000 K.
3 aylık 300 "	3000 "
6 aylık 600 "	6000 "
1 yıllık 1200 "	12000 "

Matbaası: Etilizya, İstanbul Sabahları Çıkar Siyasal Gazete Flak Her Yerde 5 Kuruşlar

Basılı 3 Saat Sahifede

Sulhu kurtarmak zamanı henüz geçmedi

Günün gazetesi

"Türk, en iyi askerdir."

Fransa mebuslarından Müryü (Franklin Byron) un, Alman işleri mübahelesine geçtikten sonra, dediği bir maktada (430) milyonluk bir (iki) teklif ilâzından bahsettikten sonra arada bir de "Türkler, tanzim ve iyi askerdir".

"Milya F. Byron, Türk devleti bir zafer, istiklal harbinde Türkiye ile Fransa arasında buldukları hususlarda büyük hizmet ve himmet üstadı ve onun teklifiyle Fransa hükümeti, köhmeti milliyetini tanıyarak meşhur 20 teklifler, 221 Ankara tekliflerini, ni islatmıştır. Bu Hilafet, istiklal mücahidesinde ilk ve en büyük aygıtıdır. Bu zafer, o zaman Türkiyeyi büyük işler içinde getiren her şeyi yapan "Lord Corcu" gırtıngı ve onun sonra istiklal mücahidesinde Avrupa'da büyük bir ehemmiyet kazanmıştır.

Biz Türkler bu hizmetinden dolayı Müryü "F. Byron"u severiz. Bana için geçen gün bütün haberdarlar "Türk, tanzim ve iyi askerdir."

Ruslara göre vaziyet çok tehlikelidir

Lord "Eden,, dün Rus ricali ve "Stalin,, ile mülâkatlarda bulundu

Ya Avrupa'nın emniyeti tanzim edilecek, yahut harp ölecek! — "Taymiş,, Almanlara ve Lehlere hak veriyor — Lord "Eden,, hep "herkes iş haklaniyete müstenit ve haysiyet koruyucu,, formüllerden bahsetmekte! — Ruslara göre Alman tehlikesi pek yakın görünüyor



Avusturya yine tehlikede mi?

Yunanistanda ilk idamlar

Yunan meclisi "Çaldaris,, e itimat beyan etti

Müessesen meclisi toplantıncıya kadar Yunanistan muvakkat kanunlarla idare edilecek Metakass hükûmete şiddetli hücumlarda bulundu



Avusturya yine tehlikede mi?

Mart 30

Zabıta hayatında

Neler gördüm, Neler geçirdim?

İstanbuldaki diğer Ermeni komitecileri takip ediyorduk...

Bir Bulgar gelmiş, "madem ki müttetikiz, diyerek bize yeni haberler vermiş, yardım teklif etmişti.."

— 95 —

Bu da hiç kimsenin için hareketini diye kıyıp somunmuş. Kırkorum, "bunların bir kabre parçası olarak al da bir salıver,, dediği anda derhal oturduğum odanın tavandan başına yığıldı ve bilmeden insan bana "hırsız,, diye bağırıyor zannettim. Evet, insan hayırdan aklı iki bin lire değeri, yüz kırkbeş lira kasasındır. Fakat bir kere onunun aklımdan gittikten sonra işte bir dakika, a kasasından, Evet, polisler çıkınca vatanına, müttetikim, adaklılık hizmet edeceğime yemin etmişim. Kırkorum bu sözleri derhal aklı çaldım. Müttetikim polis geldi. "Çaldırın bir iki meşur çadır, sen de gel, emriyle geldim. Bir dakikan sonra komiser memurları Ebuhan [?] ile beraber ve müttetikim polis ile odaya girdiler. Gelen memurlara kitabımı — Bu Ebuhan Malatyanın İstanbulu firazan gelmişler. Şimdi memurlarına iade edileceklerdir. Hani dediklerinde işlerinde er-

Bulgar kanı

550ki birinden t

"Saf gazetesi "Novon bertovo köyünde yâğında Kavga, yet "R kipi, "1 400 kiş

ların ik cum e yeri bi dömüştüğüdür. raları t

Bulgar ve 22 M

zatesi, "Borba, den ald kıldı n

"Kah nin yıl nizi tar lerle ki

Bulgı Tif

Atı...

caddeye de açılan bir kapısı olduğunu bilmediklerini, halbuki her ikisinin de buradan kaçtıklarını ifade ettiler.

Firareden bu kamburyanlar da bir daha ele geçmemişlerdir.

Şavař Misakyanın derdesti

Birgün Reşad bey beni çağırıyordu. Yanında uzunca boylu ihtiyar birisi vardı. Bana şu emri verdi :

— Bu adam, Bulgar konsoloshanesi kapıcısı imiş. Bulgaristanda firar etmek için kendisine bir takım Ermeniler müracaat ediyorlarmış, kendisiyle görüşünüz, icabeden tertibatı alın, bu adamlar kimlerdir, ne için firar etmek istiyorlar, bunlar ya tağralı bekâr Er-

[?] İzmirde serkomiser iken vefat etmiştir.

nos gouvernements sont alliés et que nous sommes en guerre, j'ai pensé que c'était un devoir de rendre service au gouvernement. Je leur ai dit : « Je connais beaucoup de monde dans la police, chacun de vous n'a qu'à m'apporter une photo pour que je puisse faire établir des passeports. Avec ces passeports, vous pourrez vous rendre librement en Bulgarie ». Ils ont apporté les photos. Maintenant comment faut-il agir? C'est à vous d'y réfléchir, dites-moi ce que je dois faire, pour que je puisse agir selon votre volonté. Si ces Arméniens réussissent à s'enfuir, beaucoup d'autres voudront faire de même.

J'ai tout d'abord examiné les photos, aucun visage ne suscitait de soupçons. Ces cinq individus devaient appartenir à la classe des ouvriers et des boulangers.

Il était nécessaire de leur tendre un piège.

Pour leur faire croire que Vladimir pouvait les faire fuir, il fallait préparer cinq passeports, puis les emprisonner sans éveiller les soupçons de quiconque. Ainsi, en supposant que les cinq avaient réussi à s'enfuir, les demandeurs allaient affluer et de cette façon, tous ceux qui étaient dans la clandestinité viendraient se présenter et on les arrêterait.

J'AI TENDU UN PIÈGE

J'ai demandé à Vladimir l'âge de ces Arméniens que j'ai noté au dos de chacune des photos, puis je l'ai prié d'attendre un peu dans mon bureau et moi, je suis allé au bureau des passeports de la police avec les photos.

J'ai pris cinq passeports avec des noms bulgares pour cinq sujets bulgares, j'ai apporté ces passeports et les ai remis à Vladimir. Il restait la question principale, où fallait-il incarcérer ces hommes et comment les conduire au commissariat sans être vus? Après un instant de réflexion, j'ai résolu aussi ce problème. Je suis allé à Sirkeji avec Vladimir.

Je lui ai dit d'attendre dans un café et je suis allé voir un des hôteliers de Sirkeji que je connaissais bien. J'ai dit à cet hôtelier qu'on allait lui amener quelques invités, à condition qu'ils puissent éventuellement rester quelques nuits. Après minuit, quelques policiers en civil viendront de notre part pour les arrêter et les conduire au commissariat. L'hôtelier a consenti. Naturellement, il allait y gagner en encaissant de chacun d'eux le montant de la location.

Après la conclusion de l'accord, je suis allé chercher Vladimir pour le présenter à l'hôtelier : « Voilà mon cher, c'est cet homme qui va amener les invités ». Ils ont fait connaissance. Puis avec

Tête et page intérieure du quotidien Zaman du 30 mars 1935, dans lequel est publié le texte d'Ali Rıza en policier anonyme masqué, avec le début de sa version de l'arrestation de Chavarche Missakian.

Chavarche Missakian

FACE À L'INNOMMABLE

... Nos histoires personnelles même les plus sombres ne pèsent pas lourd face à la terrible tragédie qui tourmente nos âmes et fait saigner nos veines.

— Écris!... Quand vas-tu le faire?... Il le faut pour éclairer la période fatidique de 1914 à l'Armistice, et sur laquelle tous ont écrit, sauf toi.

— Peu importe, il n'est jamais trop tard pour écrire l'histoire.

Et puis vingt années sont déjà passées.

Mais puisque le Turc a parlé¹ : « Ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu », je me vois dans l'obligation d'écrire tout ce qui a rapport avec ces souvenirs, tout autant que les circonstances le permettent.

Pas le moindre doute. Le chef de la police turque se nomme Ali Riza et, dissimulé sous le masque d'un policier, il a publié ses souvenirs dans le journal d'Istanbul *Şaman*.

Quelques informations le concernant :

C'est le type même du fonctionnaire turc, et plus précisément d'un agent de la police secrète. Sous des dehors affables, courtois et policé, impitoyable et fanatique dans l'exercice de sa fonction.

¹ Voir le texte d'Ali Riza, *supra*, p. 13.

Je ne l'avais jamais rencontré avant mon arrestation. Je ne le connaissais que de nom. Les familles des premiers prisonniers racontaient qu'à chaque fois qu'il pénétrait dans une maison pour une perquisition ou une arrestation, il s'asseyait sur une chaise et donnait des ordres, toujours en relevant son pantalon pour éviter les faux plis et en le secouant pour en chasser la poussière.

J'avais entendu dire qu'on lui avait tout spécialement confié la tâche de poursuivre et emprisonner des intellectuels arméniens avec l'aide de deux bourreaux, Hidayet le turquifié², qui sauva sa peau en manœuvrant habilement, et Haroutioun Meguerditchian qui fut éliminé à l'armistice en même temps que Hemayag Aramiants, le bulgare Vladimir et d'autres³.

Après mon arrestation, quand ils me conduisirent en garde à vue et me passèrent les *kelepçe* (menottes) aux poignets, en présence de quatre ou cinq fonctionnaires, l'un d'eux me cria soudainement à la figure :

— *Olan ke..., Sen Şavarş Misakyan değil misin? Senin için bir sene İstanbul zehirledik... Arkadaşlarını geberttik, seni de geberteceğiz...* (Hé, espèce de... mais tu n'es pas Chavarche Missakian ? Par ta faute, on a empoisonné la vie de tout Istanbul pendant un an, nous avons liquidé tes camarades et toi aussi on aura ta peau...)

Et encore d'autres détails, voire même ma participation à un enterrement, pour finir de préciser mon identité.

Puis, fulminant une nouvelle fois :

— *Hepiniz de alçaksınız* (vous êtes tous des lâches, se remémorant les noms des plus renommés de nos camarades martyrs). *Yalnız bir merd adam gördüm Tiryakyan* (Je n'ai vu qu'un seul type bien, le regretté Haïg Hratch Tiriakian⁴).

² Hidayet : prêtre arménien converti à l'islam, travaille pour la police secrète ; il s'enfuit en Anatolie à l'armistice.

³ Artin [Haroutioun] Meguerditchian, membre de la police secrète qui a préparé la liste des Arméniens pour la rafle du 24 avril 1915. Exécuté à Bechiktach le 21 mars 1919 par Soghomon Tehlirian. Hemayag Aramiants (1878-1919), fondateur en 1909 de l'hebdomadaire *Gohag*. Arrêté avec vingt militants du parti Hentchak il est le seul à ne

pas être pendu et collabore avec la police secrète. Son journal disparaît après son exécution, le 28 février 1919, par Archag Yezdanian.

⁴ Hraïr Hratch Tiriakian (1871-1915), né à Trébizonde, membre de la Fédération révolutionnaire arménienne (parti Dachnak). Il succède à Atom Chahen au journal *Azadamard*. Apprenant qu'un homonyme a été arrêté à sa place, il se dénonce afin de le faire libérer.

D'après ces quelques traits, vous pouvez juger du personnage. Vous apprendrez le reste au cours du récit.

Ali Riza et son supérieur Rechad Bey avaient effectivement préparé un piège très habile pour faire sortir les clandestins de leur cachette. C'est à partir de là précisément que je vais commencer mon récit.

Le samedi 24 avril 1915, le jour de la rafle, je me trouvais à la librairie Ardziv lorsqu'un jeune garçon vint m'avertir que son patron, le tailleur Sarkis Konialian, avait été arrêté et il me demanda d'aller voir ses papiers. J'y suis allé et j'ai trouvé deux agents en civil devant la porte, ils ne m'ont prêté aucune attention.

Durant ces jours-là, on poursuivait les éventuels complices d'un incident qui s'était produit à Kayseri (un Arménien venu des États-Unis, Hampartsoum, avait provoqué une explosion en confectionnant une bombe à Everek). À mon retour, j'ai croisé Sirouni⁵ dans la librairie et en lui rapportant la nouvelle, je l'ai prié d'en informer les camarades d'*Azadamard*⁶.

Sirouni, en passant par la Sublime Porte, apprend que d'autres aussi ont été arrêtés. Quant à moi, terminant ce que j'avais à faire, je suis rentré chez moi.

À mi-chemin, un camarade m'a hélé :

— Où vas-tu ? Ils ont emmené Balakian⁷ (prêtre à l'époque), Siamanto⁸, un tel, tel autre, quinze à vingt personnes. Ne rentre pas chez toi.

Je me suis soudain rappelé ce que Siamanto m'avait dit la veille :

⁵ Sirouni [Hagop Djololian] (Adabazar, 1890, Bucarest, 1973), journaliste et historien. Il échappe à la rafle du 24 avril 1915 et vit dans la clandestinité jusqu'en 1918. Exilé en Roumanie en 1922, il édite la revue *Navassart* (1924-1925). Déporté en Sibérie en 1944, il y restera dix ans. Il a publié un récit historique en 4 volumes : *Constantinople et son rôle*, Beyrouth, 1965-1988.

⁶ *Azadamard*, quotidien du matin, créé le 10 juin 1909 ; directeur-rédacteur en chef, Roupen Zartarian, rédacteurs Keram Parseghian, Tigrane Zaven, Kaspar Ipekian, Jirair (Partogh Zorian), collaborateurs E. Aknouni, Atom (H. Chahriguian), Siamanto, Parsegh Chahbaz... Organe officiel de

la Fédération révolutionnaire arménienne (1909-1914, 1918-1921).

⁷ Grigoris Balakian (Tokat, 1879, Marseille, 1934). Après avoir étudié l'ingénierie et la théologie à Berlin, il est consacré prêtre au couvent d'Ar-mache en 1901. Victime de la rafle du 24 avril, il consigne les souvenirs de sa déportation dans *Le Golgotha arménien*, 2 vol., Vienne, 1922. Évêque de Marseille jusqu'à la fin de sa vie.

⁸ Siamanto [Atom Yardjianian] (1878-1915). Poète ; exilé à Genève il revient à Istanbul vers fin 1908 et collabore à *Azadamard*. Il sera parmi les premières victimes de la rafle du 24 avril 1915 ; voir Tétotig, *Mémorial du 24 avril* [1919], Marseille, Parenthèses, 2015, biographie n° 6.

ՀԱՐԱՏԻ

LE PREMIER QUOTIDIEN ARMÉNIEN

HARATCH

Directeur-Propriétaire : 17, Rue Damesme - Tél.: GOB. 15-70 - C

№ 15696 - Sup. 750, 6 cm

Dimanche 9 Décembre 1945

ժ.կ. ՏԱՐԻ — 17^e Année N° 4470-Նոր շրջան թիվ 208 Խմբագիր՝ Շ. ՄԻ

ԵՐԿՈՒ ԽՕՍԻ

ՄԱՏՐ Հ

GENOCIDE

Նոր բառ մը, որ դորձածուեցաւ Նիւրնպէրկի դատաւարութեան առթիւ: Կը նշանակէ՝ «ցեղասպանութիւն»:

Արդարեւ, չորս յաղթական պետութիւնները կը յայտարարեն իրենց պատմական ամբաստանադրին մէջ:—

« Գերմանիա յանցարար է ցեղասպանութեան կանխամտածեալ եւ ծրագրեալ անիրմեքով, — յմտացում ազգային, կրօնական կամ ցեղային յմբարարումներու, մասնաւորապէս Լեհերու, Հրեաներու եւ ուրիշներու:»

Ինչպէս դիտել կուտան իրաւագէտներ, պատմութեան մէջ առաջին անգամ է որ ցեղասպանութիւնը բառը կ'երեւայ ամբաստանադրի մը մէջ:

Իստին հեղինակն է ամերիկացի ուսուցչապետ մը, Լէմքին, որ կը բացատրէ անոր ծագումը եւ իմաստը՝ վերջերս հրատարակուած գրքի մը մէջ:

Genocideը կազմուած է յունարէն genos բառէն, որ կը նշանակէ ցեղ կամ սոհմ եւ cide մասնիկէն, — սպաննել, ինչպէս կ'ըսենք homicide, infanticide եւն: Կը նշանակէ՝ մասնաւոր, կանխորոշ ծրագրի մը համաձայն ջանդեղ ազգային խմբաւորումներու կեանքին էական հիմերը, բնաջնջելու համար դատնք իրենց զաղաքական, ընկերային, մշակութային, լեզուական հիմնարկութեանց, անոնց ազգային եւ կրօնական զգացումներուն եւ անտեսութեան կազմալուծումով: Գեղասպանութեան արարքը ուղղուած է ազգային խմբաւորումի մը դէմ իրրեւ ամբողջութիւն, եւ անոր արամաւորած դործողութիւնները անհասաներու դէմ ուղղուած են ոչ

Երբեմն ինծի դում կը յ Անյաղք ու անգուայ հաւ Հողմերուդ մէջէն անէ Եւ հաւ ու հաւազ ջուրի

Երբեմն հետս առած մաւ Կ'երբամ քափաւիլ բալ Կը շրջին իմ շարք արծ: Թեւերն լայն բացած վի

Կը դիտմ' էս լայն դաշ Հարիդ գայնն արդար եւ Մ'ագլցոյ հոտերն այծ է

Ու այն ատեն մէջս կ'ալ փառէր ու արբանբոյ, Է Տէգ ու դրոշմերն ցըցա Մ'իւանօ, 23 Նոյ. 1945

Ամենայն Հայոց յայտարար

ՄՄԻ. — Մասկուայ] լուքեան (Թասս) Լսնաւ աշխատակցին հարարդա սը կը լրացնէ Գեորգ Զ. րուքիւնները (Տես Յատ աշղ զնկայցը. — Մասկուայի անթերը Հայոց կաթողիկոսը, Գ

ÉDITORIAL « Génocide »

par Chavarche Missakian in Haratch, 9 décembre 1945.

Un mot nouveau, qui a été employé à l'occasion du Procès de Nuremberg.

Les quatre puissances victorieuses déclarent dans leur acte d'accusation historique :

« L'Allemagne est coupable de crime de génocide prémédité et planifié — extermination de groupes nationaux, ethniques ou religieux, en particulier polonais, juifs et autres ».

Ainsi que les juristes le font remarquer, pour la première fois dans l'histoire, le mot « génocide » fait son apparition dans un acte d'accusation.

Ce mot a été forgé par un enseignant américain, Lemkin, qui en explique l'origine et le sens dans un livre paru récemment¹.

Génocide* est composé de la racine grecque « genos », qui signifie race ou ethnie et du suffixe « cide » — tuer, comme dans homicide, infanticide... Il signifie détruire selon un plan prémédité les fondements de la vie d'un groupe national, afin d'anéantir ses structures politiques, sociales, culturelles et linguistiques, ses

¹ Raphaël Lemkin (1900-1959), juriste polonais qui a consacré sa vie au concept de génocide. L'extermination des Arméniens en 1915 avait constitué l'élément majeur de sa réflexion. Voir : Axis Rule in Occupied Europe : Laws of Occupation - Analysis of Government - Proposals for

Redress, Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1944 [Le règne de l'Axe en Europe occupée, Paris, 1944].

* Les mots en italiques sont en français et en caractères latins dans le texte original.

www.editionsparentheses.com / Chavarche Missakian — Face à l'Inimmable / ISBN 978-2-86364-299-3

sentiments nationaux et religieux, et de le ruiner sur le plan économique.

L'acte de génocide cible un groupe ethnique dans sa totalité, et ses actions visent les individus non pas en tant que tels mais comme membres de ce groupe.

L'action se déroule en deux temps, détruire les éléments de la classe dirigeante possédante, puis les remplacer par les *cadres* dirigeants de l'opresseur... (*Le Monde*)

D'après l'enseignant américain, ces nouveaux principes de droit international pourront permettre de punir les crimes de guerre, mais aussi à l'avenir d'assurer la protection des peuples et notamment des minorités.

Nous lisons ces lignes, nous suivons le procès de Nuremberg — et notre pensée va vers un monde lointain où, de la même façon, il y a trente ans, se sont produits des « crimes de guerre ». Selon un plan conçu et prémédité hier — bien que trente ans auparavant — afin d'anéantir un peuple abandonné et sans défense, au cours de la Grande Guerre.

En ce temps-là aussi, les mêmes méthodes planifiées à l'avance — décimer les leaders (les dirigeants), désagréger toute organisation, détruire, assécher à la racine toute vie politique, toute forme d'organisation sociale, culturelle et économique. Puis massacrer en groupe, en masse, exterminer. Sur place, sur les routes de la déportation ou dans les déserts. Exterminer par l'épée, le poignard, le fusil, le canon, la hache, les pierres, l'herminette, la masse ou le gourdin. Par la potence et le feu. Condamner à la famine ou précipiter dans les fleuves ou à la mer. Allant même jusqu'à inoculer des microbes. Clouer dans des caisses des nouveau-nés encore au sein ...

En un mot : un Génocide !

À cette époque, où étaient donc les juristes et les juges d'aujourd'hui ? N'avaient-ils pas découvert le mot, ou bien le monstre assoiffé de sang était-il si puissant et hors d'atteinte qu'ils n'avaient pas pu l'appréhender ?

Notre révolte est décuplée, d'autant qu'à l'époque déjà, les vainqueurs étaient sur place, sur les lieux du crime. Ils y sont restés durant quatre années entières et y ont régné en maîtres, comme aujourd'hui sur l'Allemagne.

À l'époque également, des centaines d'arrestations avaient eu lieu et soixante-dix de ces monstres avaient été transférés à Malte afin d'y être jugés et purger la peine qu'ils méritaient.

Et depuis lors ?

Le monde s'est-il amélioré, d'Istanbul, de Malte et jusqu'à Nuremberg, Berlin ou Auschwitz ?

Si seulement c'était ainsi ! Que soient jugés, sanctionnés sans ménagement ces hyènes du génocide ! Mais, où donc était inaugurée la première leçon « exemplaire » du génocide des temps nouveaux ?

Ch

Haratch (Paris), n° 208, dimanche 9 décembre 1945.

Le mot qui manque

par Krikor Beledian

C'est la publication en 1935 des Mémoires d'un de ses tortionnaires, le commissaire Ali Riza Öge (1881-1957), qui oblige Chavarche Missakian le fondateur du journal *Haratch* à Paris à sortir du silence qu'il s'était imposé jusque-là, depuis sa sortie de la prison centrale de Constantinople-Istanbul, le 28 novembre 1918. Victime, il se trouve encore une fois confronté à son bourreau, comme si « la scène originelle » de l'année 1916 se répétait vingt ans après. On comprend qu'il hésite. Se remémorer les interrogatoires musclés, les sévices subis et sa propre énergie à résister à la violence physique est une nouvelle épreuve.

Dire la torture ne va pas de soi sans que le torturé survivant y perde son âme. Un discours ordonné, un récit bien construit constituent l'antithèse même de ce qui travaille le corps et l'âme : le cri, la perte de conscience. On ne peut guère trancher cette aporie, sans se trahir. Faut-il pour autant laisser le dernier mot au vainqueur ? Pour le torturé, cette expérience aussi personnelle soit-elle compte peu par rapport à l'anéantissement programmé et réalisé de son peuple. C'est dire que derrière la question de la torture se profile l'ombre immense de l'extermination des Arméniens.

Journaliste, militant, chef du comité clandestin créé à la veille des événements, Missakian met toute son énergie pour échapper aux rafles du 24 avril 1915. Il se cache dans la capitale, dans le quartier de Péra, se met à rassembler documents et informations sur ce qui se passe dans cette « prison du silence » qu'était devenu l'Empire ottoman. Il tient une sorte de journal où il note les événements au jour le jour. Il a compris l'urgente nécessité de les faire

parvenir à l'étranger, afin que les crimes en cours ne soient pas étouffés derrière un mur invisible de silence, soigneusement érigé par le gouvernement Jeunes-Turcs (Ittihad ve Terakki, Comité Union et Progrès). Avant son arrestation, par des voies détournées, il fait parvenir des lettres à ses camarades de Bulgarie, où elles paraissent dans le périodique de Sofia *Hayastan* [Arménie]. Cette série de dix-huit lettres porte le titre général de « La Grande Crise » (ou la Grande agonie, *Medz djeknajame*), qui anticipe la série d'appellations attribuées à l'« Événement » à partir de 1919, à savoir « Le Grand crime », « L'holocauste », « la Grande catastrophe », « la Grande épouvante », « La Terreur arménocide », etc. La liste reste ouverte. Cette diversité lexicale dénote l'immensité inqualifiable d'un événement auquel aucun terme ne convient et qui, de ce fait, risque d'être perdu dans les non-dits. C'est seulement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que Missakian pense avoir trouvé le mot manquant.

Si alerter ses compatriotes est une tâche ardue et périlleuse quand on est clandestin persécuté, en dégager le sens, nommer sa véritable « nature » est un enjeu dont Missakian mesure l'importance très tôt.

Certains textes ont un destin étrange. Pour devenir ce qu'ils sont, pour être reçus, pour être traduits et transmis, ils leur faut un temps plus ou moins long. On dirait qu'ils sont en attente d'un lectorat plus attentif ou plus réceptif que ne sont les contemporains immédiats. La plupart des écrits, témoignages, récits ou autobiographies provenant de l'intérieur du génocide de 1915 ont mis plus de quatre-vingts ans pour sortir de leur « latence » ou plutôt pour que nous les assumions, tant l'événement qui les a suscités était « non intégrable ».

Tel est également le cas de ce récit signé que Chavarche Missakian intitule modestement *Feuilles d'un carnet jauni*¹. Titre à vrai dire anodin pour un texte qui ne l'est guère. Malgré les deux publications dont il a fait l'objet en feuilleton dans *Haratch* et une édition partielle en 1957², le texte est resté ignoré des spécialistes de la littérature de la catastrophe³. Cela est d'autant plus étonnant que,

¹ Cette traduction ainsi que l'édition en volume de l'original arménien complet doivent tout à l'initiative d'Arpik Missakian, la fille de Chavarche qui lui a succédé à la direction du journal *Haratch* jusqu'à sa cessation en 2009.

² *Dereuner teghnadz houchadédré me*, collection *Aztag*, volume 80, Beyrouth, 1957 (édition qui n'intègre pas le fragment des Mémoires d'Ali Riza).

³ Le seul qui se soit intéressé à ce témoignage est Ardachès Der-Khatchadourian, le spécialiste de la presse arménienne ; voir « La catastrophe et le journal *Hayastan* de Sofia », *Aztag*, 26 avril 1986 et *La presse centenaire de la FRA, 1991-1925*, Beyrouth, 1990 [en arménien].

depuis sa disparition, la notoriété de son auteur n'a connu aucune éclipse.

Chavarche Missakian a grandi à Constantinople et y a fait ses études à l'École centrale (Guétronagan) et à l'école américaine. Il fait son apprentissage de journaliste à partir de 1907, dans *Sourhantag* [Messager] et collabore clandestinement à *Razmig* [Combattant] de Roupen Zartarian, publié à Plovdiv. Avec notamment Zabel Yessayan, il fonde l'hebdomadaire *Aztag* [Missive] (Constantinople 1908-1909) et lance la maison d'édition *Ardziv* [Aigle]. Il fait un séjour d'un an à Erzeroum, où il dirige le journal *Haratch* (1911-1912), ce qui lui donne l'occasion de connaître de près le Pays. De retour à la capitale, il est collaborateur et secrétaire de *Azadamard* (1912-1915) jusqu'à l'interdiction de ce journal le 24 avril 1915. À peine sorti de prison en novembre 1918, on le retrouve dans *Djagadamard* [Bataille rangée] (Constantinople 1919-1923). Puis, après deux ans passés en Bulgarie, il s'installe en France où il publie le quotidien *Haratch*, dont il choisit de suspendre la publication durant l'Occupation (1925-1940, 1945-1957). Après sa disparition, c'est sa fille qui en assure la direction (1957-2009).

Dès ses premiers pas dans le journalisme, il fréquente les milieux littéraires les plus variés. Autour des journaux, dans les imprimeries, il a l'occasion de côtoyer les plus grands écrivains arméno-occidentaux de la période 1908-1915. Il est un proche du poète Missak Medzarents (1886-1908) comme de Daniel Varoujan (1884-1915) et Hagop Ochagan (1883-1948), ou encore Hagop Dj. Sirouni, Kegham Parseghian, Vahram Tatoul. En 1919, lors d'un voyage en Arménie, il rencontre les écrivains et idéologues de la première République indépendante d'Arménie (1918-1920). Plus tard, à Paris, il accueille les jeunes écrivains dont il publie souvent les premières œuvres, faisant de son journal une sorte de lieu de survie et de « refondation » de la langue, et le laboratoire pour une littérature en diaspora. Qu'il ait été leur « père spirituel » est une évidence⁴. Une figure incontournable dans ce microcosme littéraire et politique.

Chavarche Missakian a publié beaucoup d'essais littéraires, des traductions, quelques nouvelles, voire des poèmes dans les revues d'avant 1920. Mais c'est seulement à partir de 1940, lorsque

⁴ Voir Krikor Beledian, *Cinquante ans de littérature arménienne en France, 1922-1972, du Même à l'Autre*, Paris, CNRS Éditions, 2001.

TABLE

LES MÉMOIRES D'ALI RIZA ÖGE CE QUE J'AI VU, CE QUE J'AI VÉCU AU COURS DE MA VIE DE POLICIER (L'ARRESTATION DE CHAVARCHE MISSAKIAN)	13
CHAVARCHE MISSAKIAN FACE À L'INNOMMABLE	29
ÉDITORIAL, « GÉNOCIDE »	117
POSTFACE LE MOT QUI MANQUE <i>par Krikor Beledian</i>	121